

L'ange blanc - Prologue

À l'approche de la gare de Cannes, Agathe pose un instant son carnet de notes et détend ses jambes ankylosées. Elle passe la tête derrière le rideau gris et poussiéreux et admire un instant la mer baignée de soleil qui défile à toute allure. Le ciel gris et maussade de Paris a laissé place à une étendue bleue. Après avoir quitté la capitale six heures plus tôt, elle appréciait le magnifique panorama que lui offrait la Méditerranée.

C'est la première fois que son travail de journaliste l'envoie aussi loin de chez elle. Pour Agathe, c'est une nouvelle marque de confiance que lui montre sa rédactrice en chef. Le magazine *Femmes de demain*, pour lequel travaille la jeune femme depuis bientôt deux ans, met chaque mois à l'honneur une femme d'exception. Pour le mois de novembre prochain, Agathe avait fait une proposition tout à fait atypique pour ce magazine habitué à mettre en avant des femmes actives, audacieuses et dans la fleur de l'âge. Après quelques recherches, Agathe avait choisi de proposer le parcours de Margaux Bayol, une centenaire de l'arrière-pays cannois. Son argumentaire avait retenu toute l'attention de l'équipe de la rédaction :

— Dans quelques semaines, nous allons fêter les quatre-vingtième-dix ans de l'Armistice de 1918. Chaque année, lors des cérémonies de célébration, nous voyons défiler les vétérans au côté de nos hauts dirigeants et c'est tout à fait mérité. Mais les femmes ? Quelles étaient leurs places pendant le conflit ? Nous connaissons le dévouement des mères de famille qui sont allées travailler dans les usines, dans les champs ou dans les mines. Nous savons le courage de ces femmes qui ont tenu le pays à bout de bras en continuant de faire tourner le commerce familial et de ce fait, l'économie nationale pendant que leur mari, leur père ou leur frère se battaient pour notre patrie. Cent mille infirmières étaient au front, à soigner, à évacuer nos soldats blessés et à prendre soin d'eux. Le métier d'infirmière, leur statut a pris tout son sens pendant la Grande Guerre. Madame Bayol est la dernière témoin encore vivante de cette période. Elle a été infirmière pendant la guerre et décorée plusieurs fois. Elle a toute sa place dans le prochain numéro !

Agathe sourit au souvenir des compliments d'Annie Delande, la rédactrice en chef :

— C'est un choix original, Agathe. J'apprécie votre audace mais puis-je vous demander comment vous avez eu l'idée de faire le portrait de cette madame Bayol ?

Agathe était restée évasive :

— Il se trouve que ma famille est plus ou moins liée à la sienne. Quand j'ai voulu en savoir plus, j'ai découvert qu'elle était la dernière centenaire présente sur les champs de bataille en 14-18. La dernière témoin encore vivante de cette période puisque le dernier poilu recensé est décédé au début de l'année.

Annie Delande avait acquiescé et Agathe avait obtenu dix jours pour boucler son reportage.

La journaliste relit ses notes pour la énième fois : madame Bayol est née en 1897, à Écrin-sur-Siagne, dans l'arrière-pays cannois. Ses recherches lui ont appris qu'après la Grande Guerre, Margaux Bayol a continué de travailler comme infirmière dans un orphelinat en Indochine dans les années 1920. Elle est revenue en France, à Toulon, au début des années 1930 puis, dans les années 1960, elle a rejoint sa sœur, propriétaire d'un hôtel appelé « *À la belle auberge* », à Écrin. Elle est rentrée à l'EHPAD[1] en 1990, à la mort de son mari et de sa sœur.

À la sortie de la gare, Agathe récupère sa voiture de location et prend la direction de Grasse. Le soleil brille et réchauffe cette délicieuse journée d'octobre : l'été indien touche à sa fin, mais l'air est encore doux. La journaliste regrette déjà d'avoir emporté sa doudoune tant les températures sont clémentes ! La route semble à présent s'enfoncer davantage dans la campagne, puis après une série de virages assez serrés, la petite ville apparaît. Nichée entre lacs, montagnes et mer, Écrin-sur-Siagne porte bien son nom. Agathe se dirige vers le centre-ville et repère l'enseigne de l'hôtel. « *À la belle auberge* » est une vieille bâtisse, sans aucun doute, mais parfaitement rénovée et entretenue. Une terrasse en bois accueille des clients en plein déjeuner, ce qui ravive la faim qui hurle dans son estomac vide. Elle se dépêche de récupérer les clés de sa chambre et s'installe à son tour au soleil.

Après un déjeuner léger, Agathe prend la direction de la maison de retraite. Cette dernière se trouve sur les hauteurs du village, juste après le centre-ville historique. Elle arpente un dédale de ruelles remplies de vieilles maisons et se retrouve en bas d'une petite rue en pente :

— « Côte à cailloux », lit Agathe sur le panneau. Tu m'étonnes... marmonne-t-elle en prenant soin de poser le pied bien à plat sur le sol jonché de grosses pierres plates colmatées entre elles.

Trente mètres plus loin, elle se dirige, les joues rouges et le front légèrement en sueur, vers un grand bâtiment moderne en forme de H.

Après s'être présentée auprès de l'hôtesse d'accueil, Agathe patiente sur un canapé moelleux dans l'entrée. Un monsieur avec sa canne arrive en jetant des coups d'œil derrière lui. Il s'assied sur un fauteuil tout proche en voyant une aide-soignante passer et la salue poliment. Il penche la tête lorsque la soignante disparaît, comme pour s'assurer que cette dernière est bien partie et se relève non sans difficulté. Agathe observe la scène, curieuse. Il se dirige à pas rapides vers la porte d'entrée automatique, quand la voix de l'hôtesse d'accueil raisonne :

— Monsieur Ricardo ! Où allez-vous comme ça ? Vous savez que vous ne pouvez pas sortir seul de l'établissement !

— Oh ! mais je me rends juste au café, rien de plus ! balbutie le vieil homme pris en faute.

— Allez dans la salle de restauration, William va vous en préparer un ! Vous ne pouvez pas partir tout seul, monsieur Ricardo... lui répond l'hôtesse d'un air désolé.

Le vieil homme opère un demi-tour et, passant devant un chariot de pâtisseries et de petits biscuits secs, en fourre quelques-uns dans sa poche. Se sentant observé, il s'arrête, regarde Agathe, lui fait un signe de tête pour la saluer et s'esquive aussi dignement que possible. L'hôtesse d'accueil, dont le badge indique Anastasia, sourit en se tournant vers Agathe :

— Il se perd s'il sort seul dans le village ! Il a besoin d'être accompagné ! Et c'est un incorrigible gourmand !

— Mademoiselle Lehoux ? interpelle une femme élégante, en pantalon blanc et veste jaune canari, perché sur de hauts talons. Je suis madame Méro, la directrice de l'établissement ! Vous avez fait un bon voyage ? Je vais justement de ce côté du bâtiment, je vais vous présenter à madame Bayol !

Agathe lui rend son sourire et la suit à travers un long corridor. Des photos en noir et blanc représentant des résidents et des membres du personnel décorent les murs. Quelques plantes agrémentent la décoration épurée. Un gros chat dort sur une chaise placée devant une fenêtre.

— C'est Zola, l'une des mascottes de l'établissement ! Il y a aussi Ronsard et Voltaire qui se promènent dans les couloirs.

Elles s'arrêtent devant une chambre à la porte ouverte d'où s'échappe une musique entraînante. La directrice toque et entre en appelant une vieille dame assise face à la fenêtre, qui dodeline de la tête au rythme de Charles Trenet.

En pénétrant dans la vaste chambre confortable au style Art-déco typique des années 1920, Agathe se sent transportée près d'un siècle en arrière. Une tapisserie bleue avec des entrelacs dorés a été posée sur un pan de mur recouvert de photos en noir et blanc et en sépia. Des cadres de papillons naturalisés et une vitrine d'objets désuets, mais avec un charme fou complète cette décoration envoutante.

La directrice pose sa main sur l'épaule de madame Bayol qui sursaute légèrement :

— Bonjour madame Bayol ! Vous allez bien ? Voici votre visiteuse !

— Oh ! Bonjour mes jeunes dames ! Merci, Sabrina, merci beaucoup ! Mais entrez, mademoiselle, entrez donc ! salue-t-elle en baissant le son d'un gramophone posé sur une table basse.

Son visage est traversé d'un large sourire et elle ne semble pas si âgée. *En même temps, à quoi pourrait ressembler une dame de 111 ans ?* se demande Agathe en lui souriant en retour. Margaux Bayol est une femme élégante, habillée d'un pantalon marron au tissu souple et d'un chemisier crème agrémenté d'un très joli camée bleu. Ses cheveux, d'un blanc soigneux relevés en chignon, donnent l'impression qu'un nuage s'est posé sur sa tête. Un sautoir noir en perle rebondit sur son ventre. Elle est légèrement voûtée et installée sur un fauteuil électrique confortable. Ses longs doigts noueux sont parfaitement manucurés et peints d'un beau vernis nacré. Ses joues sont légèrement rehaussées de poudre rose.

Agathe ne s'attendait pas du tout à se retrouver face à une dame aussi bien apprêtée ! Elle reste sans voix un instant puis se reprend en lui tendant la main :

— Bonjour madame Bayol ! Je suis Agathe Lehoux ! Madame Méro a dû vous prévenir de ma visite ! Je suis ravie de vous rencontrer ! Merci beaucoup de me recevoir ! cria-t-elle plus qu'elle ne l'aurait voulu.

La vieille dame tâtonne et trouve la main de la jeune femme. Elle la prend contre elle :

— Ma vue n'est plus ce qu'elle était... s'excuse-t-elle en tapotant la main d'Agathe, cependant, j'entends très bien ! ajoute-t-elle en riant.

— Madame Bayol ne voit plus beaucoup effectivement, lui confirme madame Méro, mais sa mémoire excellente ! Je vous laisse ! N'hésitez pas si vous avez besoin de quoi que ce soit !

Agathe, un peu gênée d'avoir parlé si fort, la remercie et se présente de nouveau :

— Je souhaiterais vous interviewer ! Vous venez d'avoir 111 ans, vous avez sûrement vécu des choses incroyables en plus d'un siècle !

— Incroyable, oui... ma vie fut bien remplie ! Dîtes-vous, jeune fille que j'ai connu une époque où il n'y avait pas de voiture dans notre village, enfin Papa en avait une ! Et nous avons été les premiers à avoir le téléphone à la maison, vous vous rendez compte ! Un journaliste est venu quand j'ai eu 100 ans. Je suis presque aveugle, mais j'ai encore toute ma tête, que Dieu soit loué !

— Voulez-vous un thé et un petit gâteau ? demande la vieille dame en montrant une bouilloire sur un petit meuble, entourée de sachets de thé et de café soluble. Ces financiers m'ont été portés par monsieur Ricardo : mon voisin de chambre arrive toujours à chiper de quoi grignoter, précise-t-elle en riant.

— Volontiers, je vais m'en occuper !

— Très bien ! Un thé vert pêche-abricot pour moi s'il vous plaît, avec un morceau de sucre. C'est mon arrière-petite-fille, Virginie, qui m'en apporte de toutes sortes ! Elle s'occupe de l'auberge du village ! Vous la connaissez peut-être ? Une jolie brune aux yeux pétillants . Elle travaille beaucoup : l'arrière-saison est délicieuse par ici ! De tout temps, la Côte d'Azur a toujours attiré les foules ! Je peux vous l'assurer !

Elle parle avec animation et enthousiasme. Agathe lui sert le thé dans une petite tasse en porcelaine fine. Elle accompagne le geste de la vieille dame, craignant de voir la boisson brûlante se renverser, mais aucune goutte ne tombe à côté.

La vieille dame esquisse une petite grimace au contact du thé brûlant. Elle le rend à Agathe pour qu'elle la débarrasse. Elle s'enfonce dans son fauteuil, les mains croisées sur son ventre et observe sans vraiment la voir, la jeune femme qui vient de sortir un calepin et un stylo de son sac.

— Alors ma toute belle, d'où arrivez-vous ?

— De Paris, j'ai pris le train de très bonne heure ce matin.

— Avez-vous un fiancé ?

— Oui, enfin, nous ne sommes pas fiancés, mais nous vivons ensemble.

— Vous ne voulez pas vous marier ?

— Nous n'en avons pas vraiment discuté, enfin je veux dire, oui c'est sûr que j'aimerais bien, mais je ne sais pas si lui en a envie.

Mais qu'est-ce qu'il lui prenait de raconter sa vie ? C'est elle qui devait poser les questions, pas l'inverse ! Cette madame Bayol sait renverser les situations à son avantage on dirait ! pense Agathe en se redressant pour se donner une contenance. Elle se racle la gorge et tente de reprendre le contrôle de la conversation :

— Vous me disiez à l'instant que votre maison était l'une des premières à avoir eu le téléphone au village ? Donc vous avez grandi ici, à Écrin ?

— Absolument.

Agathe se lève et s'approche vers les multiples photos encadrées. L'une d'elle, en noir et blanc montre un vieux camion floqué d'une croix probablement rouge. Trois infirmières prennent la pose devant l'engin. La légende indique « Verdun, avec Irène et Bertille – 1917 ». Une autre représente deux soldats entourant une infirmière devant une tente de secours militaire : « Léon, Émile et Margaux – 1918 ». Agathe semble même reconnaître le maréchal Foch devant une femme émue de recevoir une décoration. Mais c'est une autre photographie qui attire l'œil avisé de la journaliste. De format rectangulaire, elle trône, non pas sur le mur avec les autres, mais sur la petite commode, juste à côté du lit. Elle est encadré d'un beau cadre en argent.

— C'est vous au centre de cette photo ? demande Agathe en détaillant l'image. On y voit un couple et une jeune femme qui tient dans ses bras un bébé.

Madame Bayol sourit en baissant la tête :

— Cette photographie a été prise le jour du baptême de mon filleul, le petit Paul. Ce sont ses parents, des amis très proches : Lucie et Lucien Vailland.

— Lucie... elle était très belle, constate Agathe en approchant ses doigts, comme pour toucher ces fantômes du passé.

La vieille dame esquisse une petite grimace au contact du thé brûlant. Elle le rend à Agathe pour qu'elle la débarrasse. Elle s'enfonce dans son fauteuil, les mains croisées sur son ventre et observe sans vraiment la voir, la jeune femme qui vient de sortir un calepin et un stylo de son sac.

— Alors ma toute belle, d'où arrivez-vous ?

— De Paris, j'ai pris le train de très bonne heure ce matin.

— Avez-vous un fiancé ?

— Oui, enfin, nous ne sommes pas fiancés, mais nous vivons ensemble.

— Vous ne voulez pas vous marier ?

— Nous n'en avons pas vraiment discuté, enfin je veux dire, oui c'est sûr que j'aimerais bien, mais je ne sais pas si lui en a envie.

Mais qu'est-ce qu'il lui prenait de raconter sa vie ? C'est elle qui devait poser les questions, pas l'inverse ! Cette madame Bayol sait renverser les situations à son avantage on dirait ! pense Agathe en se redressant pour se donner une contenance. Elle se racle la gorge et tente de reprendre le contrôle de la conversation :

— Vous me disiez à l'instant que votre maison était l'une des premières à avoir eu le téléphone au village ? Donc vous avez grandi ici, à Écrin ?

— Absolument.

Agathe se lève et s'approche vers les multiples photos encadrées. L'une d'elle, en noir et blanc montre un vieux camion floqué d'une croix probablement rouge. Trois infirmières prennent la pose devant l'engin. La légende indique « Verdun, avec Irène et Bertille – 1917 ». Une autre représente deux soldats entourant une infirmière devant une tente de secours militaire : « Léon, Émile et Margaux – 1918 ». Agathe semble même reconnaître le maréchal Foch devant une femme émue de recevoir une décoration. Mais c'est une autre photographie qui attire l'œil avisé de la journaliste. De format rectangulaire, elle trône, non pas sur le mur avec les autres, mais sur la petite commode, juste à côté du lit. Elle est encadré d'un beau cadre en argent.

— C'est vous au centre de cette photo ? demande Agathe en détaillant l'image. On y voit un couple et une jeune femme qui tient dans ses bras un bébé.

Madame Bayol sourit en baissant la tête :

— Cette photographie a été prise le jour du baptême de mon filleul, le petit Paul. Ce sont ses parents, des amis très proches : Lucie et Lucien Vailland.

— Lucie... elle était très belle, constate Agathe en approchant ses doigts, comme pour toucher ces fantômes du passé.

— Un rayon de soleil, une amie chère à mon cœur.

Agathe se rassoit et prend une grande inspiration. Elle se sent ému au milieu des souvenirs de cette vieille dame. Elle prend le temps de boire une gorgée de thé et reprend :

— C'était comment la vie sans le téléphone ? Sans les moyens de communication d'aujourd'hui, sans voiture ?

— C'était bien différent évidemment. Il est important de comprendre qu'il y avait plusieurs types de vie en 1900, réparties en classes sociales et qu'en ces débuts du XX^e siècle, personne n'aurait imaginé qu'il pouvait en être autrement. Je suis née du bon côté de la barrière, comme on dit, en première classe ! Mon père avait fait fortune en tant qu'architecte et s'était lancé dans la politique. Malgré le contexte, nous menions une vie très confortable.

— L'article que j'écris va sortir dans le numéro spécial de novembre prochain, consacré au prochain anniversaire de l'armistice de la Première Guerre mondiale. Vous avez été infirmière à cette époque. Comment une jeune femme d'un milieu aisé dont le destin était tout tracé, s'est-elle retrouvée à soigner des soldats ? Vous travailliez dans des maisons de repos, c'est bien cela ? C'était de la simple convalescence, j'imagine ? C'est là qu'a été prise cette photo, avec vos amis ? questionne naïvement Agathe en souriant, consciente de provoquer la vieille dame en minimisant les rôles des hôpitaux de province et plus encore celui des infirmières. Elle espère ainsi obtenir des détails et des anecdotes percutantes.

Madame Bayol hausse un sourcil et soupire en secouant la tête :

— Il est vrai que je n'étais pas destinée à soigner. Les femmes de mon rang ne travaillaient pas. Elles accompagnaient leur mari lors de réceptions souvent somptueuses, organisaient des galas de charité et faisaient des parties de cartes en dégustant des macarons avec du thé Earl Grey que les touristes aristocrates anglais nous ramenaient chaque année. Quant à mon travail d'infirmière, il m'a mené vers des combats que je n'aurais jamais pu imaginer...